

1<sup>er</sup> février 1972

C'est dans une atmosphère étrange que je commence ce cahier. Après l'écrasante fatigue de cet automne il y a eu le répit de Noël, puis une reprise de confiance dans mon travail d'écrivain en écrivant l'article sur Jouve. Il y a eu ensuite la représentation par des étudiants de Louvain qui m'a montré que *La Machination* avait un pouvoir dramatique. Durant toute cette période il y a eu la révélation de la crise de Montesano. Maintenant il y a l'arrivée des épreuves du *Régiment noir* et le retour de ce livre dans ma vie. L. pour le moment est tendue comme moi dans la lutte pour faire survivre notre école, il y a une part de tendresse là-dedans.

En agissant ainsi je ne fais que remplir mon devoir envers L. J'en ai été récompensé puisque c'est à travers elle que passe ce mouvement de prière qui me soutient depuis plusieurs mois et qui me fait connaître une relative sérénité ignorée jusqu'ici.

J'oppose une grande résistance à cela, tant que la volonté de faire une œuvre demeurera en moi, tant que mon regard restera dirigé vers l'oubli de l'ego il n'y aura pas d'échec fondamental. Mon sentiment d'échec n'est pour le moment qu'une vue fausse.

2 février 1972

Correction d'épreuves, puis cours sur le *Partage de midi*. Trop court pour être intéressant. Je déjeune seul,

soleil exquis. Je vais skier et fais deux descentes agréables du Wasserngrat. Puis correction d'épreuves au soleil. Il y a des longueurs dans le récit du début de la guerre de Sécession mais il est trop tard pour changer.

*3 février 1972*

Je suis touché par ce que L. me dit le soir : que le désordre de ses propos reflète celui de son esprit. Ne l'ai-je pas assez appuyée, aidée ? Il est certain qu'au cours de l'été où elle a fait les grands travaux à Montesano, qui n'ont depuis cessé de peser sur nous, j'ai fait un choix en faveur de mon livre.

*Rêve du 4 février 1972*

Je vois le maréchal Foch, à la fois comme personne glorieuse et comme vieille baderne dépassée. Il y a des jeunes gens aux longs cheveux.

*4 février 1972*

Réflexion saisissante trouvée dans une composition d'une élève : "Nous ne sommes qu'une partie de nous-mêmes..."

*5 février 1972*

Une heure de correction d'épreuves du *Régiment noir*. Il me semble qu'à partir de la bataille de Chancellorsville le livre ne cesse de s'améliorer et ne comporte plus de longueurs. De nombreux passages m'émeuvent beaucoup en les relisant. Je suis resté près de ce livre qui, par d'autres côtés, me paraît si loin.

Belle promenade à skis sur la nouvelle piste de Schönried. Vues admirables sur les montagnes environnantes et piste agréable.

*1<sup>er</sup> mars 1972*

Je m'endors, fais un rêve indistinct mais d'une telle douceur qu'il m'a éveillé d'un doigt léger. Pendant un long moment je suis resté plein d'un bonheur émerveillé, serein et apparemment sans cause. Le rêve lui-même semble avoir été absolument sans image, mon seul souvenir est celui d'une image gris-beige et rayonnante. Cela semblait la couleur même de la tendresse apaisée et de la douce sagesse. J'en ai été comblé comme un enfant. J'ai ressenti une grande reconnaissance pour ce qui est.

*3 mars 1972*

Aujourd'hui les championnats de ski. Modestes si on les compare aux années précédentes mais qui se déroulent dans une atmosphère très sympathique.

Peu après mon réveil une phrase s'inscrit en moi et se précise pendant ma douche : "Je regarde." Elle m'apparaît non comme un fragment d'un rêve mais comme un message de la nuit au jour. Un message qui me dit d'écrire et comment écrire.

Reçu la maquette de couverture du *Régiment noir*. Déçu par son côté conventionnel, mais Claude Gallimard l'a approuvée et il vaut mieux laisser les choses se faire.

*5 mars 1972*

Hier lettre des éditions Gallimard qui me dit que mon livre ne paraîtra qu'en mai. Cela me cause une grande

déception. Je suis encore impressionné par le mauvais souvenir de la sortie de *La Déchirure* vers la même date. Il faut en prendre mon parti et ne pas me laisser impressionner. Il faut faire ce que je puis pour appuyer ce livre mais ne pas vouloir, laisser se faire. Ou bien il vient à son heure et fera son chemin ou il n'est pas dans la ligne du temps et il est inutile de m'ameuter intérieurement.

*12 mars 1972*

C'est maintenant que je puis entrer dans l'atelier spirituel. Avant cela la clé de l'avancement pratique me manquait. Le savoir et l'être n'allaient pas de pair.

La fatigue et le reste sont des manifestations de résistance, il ne faut pas forcer, il ne faut pas non plus m'arrêter.

Quant à l'écriture et à la peinture, il faut que je me persuade que cela peut attendre, ce qui se passe en moi est plus important. C'est pour cela que je dois concentrer mes forces et mon temps.

*19 mars 1972*

Hier soir dîner à Montesano, atmosphère cordiale et même familiale, agréable. De retour à Beau Soleil conversation avec Irène et Philippe de Monès sur les vagues souterraines qui portent les grands mouvements sociaux et qui retombent brusquement. Comme la vague qui a porté les fascismes, celle qui a porté la Révolution française puis Napoléon et dont les reflux brusques semblent inexplicables. On rationalise tout cela en Histoire par des chaînes de causes et de conséquences mais ce n'est pas convaincant. Les grands événements humains ne peuvent s'expliquer par des causes seulement humaines. Il y a des actions cosmiques cachées pour nous par le voile de Maya, mais peut-être par des perceptions plus fines, un être plus épuré peut-il les reconnaître.

24 mars 1972

Entrevue avec le Dr Robert Dreyfuss.

«Il faut garder sa part d'homme ordinaire, rester en communication, garder son mélange d'apollinien et de dionysiaque, sa folie avec sa sagesse.

— Voyez-vous j'ai relu un de mes anciens poèmes, «Géologie», j'ai été étonné de voir que dès ce moment je savais beaucoup de choses.

— Comme tous les poètes vous savez plus de choses que vous n'en savez.

— Ouspensky rapporte que Gurdjieff disait que le savoir et l'être doivent être parallèles.

— Je dirais même superposés.

— Gurdjieff pensait que le problème de l'Occident c'est que son savoir excède son être.

— C'est un fait constant. Peut-être parce que le savoir est devenu trop facile. L'être reste en panne ou court loin derrière. Et que fait la psychanalyse dans tout cela ?

— Elle rétablit les connexions, elle nous révèle les pouvoirs qui sont en nous, elle nous révèle l'immensité intérieure puis elle nous laisse nous débrouiller avec tout cela.

— Que peut-elle faire d'autre ? L'analyste n'est pas un maître. Faut-il un maître ?

Toute notre formation tend à développer le savoir aux dépens de l'être. Parce qu'elle privilégie la parole. Les écoles et les universités forment des parleurs, des gens qui savent comment répondre aux questions. La culture, l'instruction demeurent bourgeoises sous tous les régimes. La façon d'aborder les problèmes, de poser les questions. La parole est bourgeoise. Qui sait comment pense le peuple ? Il s'exprime autrement, non sans force, mais dans une civilisation rationnelle la prédominance est à qui sait s'exprimer. Dès qu'on sort du savoir on bute sur le silence. Les gens ont peur du silence. Dans une réunion dès qu'un silence apparaît on cherche à relancer la discussion, comme si le silence était l'ennemi ou la mort.

— Dans un évangile apocryphe de saint Jean il parle de notre père qui est au ciel et de notre mère la Terre. Le ciel dit la parole de Dieu mais la terre, et cela est d'égale importance, dit la parole de la nature. Je trouve belle cette réintégration du féminin en Dieu.

— Oui, la Vierge est trop idéale pour s'intégrer vraiment dans la puissance divine, mais dans la mère Terre il y a à côté de la bonté l'élément de terreur qui est aussi propre au sacré.

— Avez-vous vu l'émission d'hier consacrée à Séguy ?

— Non, mais je l'ai souvent entendu.

— Cela m'a frappé car c'est un type d'homme que je connais. Un curé de gros bourg. La même rondeur cachant la même décision, une adéquation au réel visible et actuel. Un sens des manœuvres cachées. Un homme de la parole lui aussi et qui sait avec simplicité se mettre à niveau. Un homme d'ordre et sans doute un homme de foi, un partenaire sérieux. Dans le désordre général du monde occidental c'est là qu'est aussi la construction ecclésiastique.

— Oui, c'est là sans doute. Il y a une tentation de l'ordre. Vous connaissez le terrible mot de Goethe : «Je préfère l'injustice au désordre.»

26 mars 1972

Journée de samedi passée à faire des bulletins, à dormir, je suis très fatigué, et à lire les *Récits de la demi-brigade* de Giono qui me touchent car c'est le héros de l'admirable *Un roi sans divertissement* qui réapparaît. Ces récits sont prenants mais n'ont pas, et de loin, la qualité du roman. Pourtant on y sent l'unité d'un certain monde de Giono : l'époque Louis-Philippe, Pauline de Théis, les chevaux, le paysage de vent et de neige. Est-ce sa véritable époque, celle d'une autre vie ?

De cette journée je me rappelle une brève promenade dans la chaleur, après déjeuner. La douce

fraîcheur sous les sapins et les premières bouffées de parfum.

27 mars 1972

Très fatigué encore hier dimanche. Le temps tourne, il fait gris. Départ d'Emmanuelle Bauchau. L'autre jour elle m'a parlé de ma ressemblance avec Jean. J'aurais voulu en savoir plus mais elle n'a pu l'exprimer.

Je lui ai dit : "C'est un moine." Cela l'a fait rire, d'un rire heureux. Moi, est-ce que je ne deviens pas aussi une sorte de moine ? J'ai terminé *Heureux les pacifiques* d'Abellio. Le roman est moins beau que *Les yeux d'Ezéchiel sont ouverts*, l'écriture surtout en est moins dense et parfois schématique. Il y a déjà une richesse dans les personnages et dans les thèmes, une richesse de ciel et d'obscurité, une charge céleste et une pesanteur de sexe et de terre. On voit dans les personnages d'Abellio le danger dont me parlait Robert Dreyfuss, le développement du sacré entraîne un développement correspondant du goût de la destruction et d'un orgueil satanique. Je suis attiré par ces grandes perspectives et en même temps je m'y sens sur le terrain peu sûr de l'orgueil. Là aussi il me semble que le savoir dépasse l'être.

28 mars 1972

Téléphone à Jouve le soir. Blanche va mieux, elle recommence à marcher. Il me dit, comme je m'y attendais, qu'il a coupé de mon article, les passages sur d'autres écrivains. "Ce sont, me dit-il, des choses dites lors de promenades, entre amis. Dans un texte elles prennent trop d'importance." Notamment mes réactions au sujet d'*Amers*. "Je ne voudrais pas blesser Saint-John Perse."